

de contact avec leurs frères séparés. Sur tant d'idées, du reste, l'entente serait si facile! Comme nous, n'ont-ils pas à lutter contre le matérialisme grossier qui s'insinue dans toutes les couches sociales? Comme nous n'ont-ils pas à faire effort pour défendre les fondements de la morale, la spiritualité de l'âme, l'existence de la vie future, la personnalité de Dieu, la divinité de Jésus-Christ? Sur tous ces points les protestants sont pour nous des alliés précieux et méconnaître la haute valeur intellectuelle de leurs efforts serait injustice et ingratitude. Tout peut donc nous faire espérer, que tôt ou tard l'union complète, apparaîtra comme une nécessité logique, et le siècle qui commence, malgré les tristesses de l'heure, verra peut-être une ère inouïe de prospérité religieuse (1).

(1) Voir à ce propos, dans *la Revue*, 15 août-1^{er} septembre-15 septembre 1904, l'intéressante *Enquête sur la réunion des Églises*, CATHOLICISME ET PROTESTANTISME :

L'infaillibilité doctrinale de l'Église catholique n'est pas un des moindres signes de la divinité de son origine.

De toutes les raisons qui acheminèrent progressivement l'esprit si puissant et si logique de F. Brunetière, aucune peut-être ne lui parut plus nécessitante que la constatation même de cette autorité et de cette infaillibilité.

Si des études individuelles longues et

« Eh bien! dit M. Édouard de Morsier, le lecteur aura vu par ces réponses si diverses et pourtant si semblable en un point, que, malgré les constatations du fait actuel de la division, je ne sais quelle idée, quel surprenant espoir surgit, irrésistiblement, d'un pas à faire des deux côtés, pour que, dans une pensée plus haute d'idéal religieux, par-dessus les barrières officielles, les mains se rejoignent. Elles se tendent déjà dans l'ombre. Un ardent désir encore confus, mais certain, d'union spirituelle soulève en ce moment même beaucoup d'âmes vers l'unité idéale. De la totalité — sauf une ou deux — des réponses qui nous sont parvenues, de protestants et de catholiques, encore un souffle nouveau, à l'aube de ce siècle, qui dénonce le trassaillement intérieur des âmes croyantes, le désir d'union, de communion spirituelle entre eux des cœurs vraiment chrétiens. »

spéciales étaient absolument indispensables pour découvrir le sens des Écritures et participer à la vie surnaturelle, que deviendraient les humbles et les pauvres qui n'ont pas les loisirs nécessaires pour rechercher la vérité? Qui donc les mettrait à l'abri de l'erreur? Une religion qui vise à pénétrer toutes les âmes doit être par définition une religion d'autorité. Elle doit être en outre marquée du sceau de l'infailibilité, la contradiction étant le signe de l'erreur.

« Mais dans l'Église, suivant la judicieuse réflexion d'un critique, l'autorité est un *service*, non une tyrannie. Elle n'a pas pour but de suppléer l'initiative personnelle, mais de la diriger et de prévenir ses écarts. Son rôle est essentiellement pédagogique (1). »

Ceci mis au point, nous pouvons en toute quiétude rechercher son fondement historique. Tout en appréciant à leur juste va-

(1) F. DUBOIS, *La crise récente de l'apologétique* (*Revue du Clergé français*, juin 1904).

leur les preuves de fait, nous n'aurons garde de nous troubler des subtilités de l'exégèse, désormais convaincus que la fondation de l'Église ne repose plus seulement sur l'interprétation d'un texte de l'Écriture, mais sur sa nécessité absolue et logique.

Quoi qu'il en soit, on continuera sans doute encore longtemps à discuter sur la valeur des différents textes qui établissent la fondation de l'Église et la primauté de Pierre.

Et cependant le sens de ces textes semble bien suffisamment clair et dénué de toute équivoque.

« Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise... Pais mes agéaux, pais mes brebis... Allez, enseignez toutes les nations et baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit... Apprenez-leur à garder toutes mes prescriptions... Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

Mais tous ces textes ont été torturés par l'esprit de système; certains se sont acharnés à leur attribuer un sens symbolique au détriment de leur sens naturel.

L'histoire de saint Pierre a été complètement dénaturée. Contre toute vraisemblance, de gros livres ont été écrits pour tenter de prouver que jamais saint Pierre n'est venu à Rome (1).

Lorsque la passion s'empare de l'âme d'un critique, il n'est pas de sottise intellectuelle qu'elle ne puisse lui faire commettre.

Il faut bien se garder du reste d'oublier que les textes ne sont pas tout et qu'ils ne sont pas indispensables à l'établissement de la foi.

Quand bien même tous les critiques arriveraient à se mettre d'accord et démontreraient solidement et loyalement que le fa-

(1) Consulter sur ce point : *La Primauté de l'évêque de Rome dans les trois premiers siècles*, par V. ERMONT (Bloud et C^{ie}).

meux texte : « Tu es Pierre... » est une parole de Jésus, plus ou moins authentique, selon l'expression d'André Bourrier, et qui n'avait nullement la portée qu'on lui a donnée par la suite, les fondements historiques de l'Église n'en seraient pas moins solides.

Mgr Battifol le met fort bien en relief dans son étude critique : *Jésus et l'Église*.

« M. Jean Réville a écrit quelque part, dit le critique catholique, qu'il n'y a pas lieu d'examiner les paroles par lesquelles se termine l'évangile de saint Matthieu : « Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les, etc. », pour ce motif que « des instructions données par Jésus en Galilée, après sa résurrection, ne peuvent faire l'objet d'une enquête scientifique ». Et je ne nierai pas qu'entre le croyant et l'incrédule une question préalable doit ici se vider, qui est celle du surnaturel, avant de pouvoir faire strictement état d'affirmation comme celles que

nous venons de citer de saint Matthieu. Mais supposé (*Dato non concessio*) que M. Réville eût raison, ce ne sont point ces affirmations du premier évangile qui auront fait que les apôtres se soient mis en route pour enseigner toutes les nations. Qui donc leur a fait signe de partir? Vous supposez que Jésus leur a annoncé que la fin de tout était imminente et ils partent. Vous supposez que les prédictions de Jésus ont abouti à une faillite lamentable et ils partent. N'était-ce pas l'occasion de revenir à leurs barques?

Nous sommes ici en présence d'un fait plus frappant que toutes les exceptions qui peuvent être opposées au texte : le fait du branle donné par ceux-là même qui avaient bu et mangé avec Jésus, le fait de l'existence de la société par eux établie à Jérusalem, en Judée, dans l'empire romain, le fait de la primauté reconnue à Pierre de préférence à ceux qu'on appelait les « frères du Sei-

gneur » et tout aussi bien de préférence à Jean et à Paul. Les critiques ont beau jeu quand ils prennent le texte que nous appelons « Symbole des apôtres », et quand ils établissent que ce texte s'est formé dans l'Église de Rome au cours du second siècle : mais la formation de l'Église est bien différente, puisque, ayant été annoncée et nommée par Jésus lui-même, elle a été réalisée au lendemain de la résurrection par les apôtres eux-mêmes (1). »

Et Mgr Mignot, critique prudent et théologien consommé, ne craint pas d'appuyer cette thèse de toute son autorité.

« L'Église, écrit en effet l'archevêque d'Albi, se prouve elle-même, c'est-à-dire que les motifs de crédibilité les plus saisissants se tirent de sa propre existence. Beaucoup de personnes s'imaginent qu'elle repose directement sur les écrits apostoliques, les

(1) BATTIFOL, *Autour des fondements de la foi* (Bulletin de littérature ecclésiastique, janvier 1904.)

synoptiques, et surtout le quatrième évangile; rien de plus inexact : elle repose d'abord sur Jésus, la véritable et seule pierre angulaire. Certains critiques, passant au crible les textes sacrés tenus pour péremptoirs jusqu'à présent, prétendent que ces textes n'ont pas toujours le sens qu'on leur attribue. Cette appréciation peut être vraie comme elle peut être fausse; nous n'avons pas à le décider ici.

Mais les textes en question, n'eussent-ils pas toujours le sens historique que les générations chrétiennes leur ont donné, qu'il ne faudrait pas s'en effrayer. L'Église existe indépendamment de l'histoire évangélique qui la raconte; elle existait à Jérusalem, en Samarie, en Asie avant la rédaction des synoptiques; elle croyait à la divinité de Notre-Seigneur bien avant le quatrième évangile. « Parthes, Mèdes, Élamites, ceux qui habitent la Mésopotamie, la Judée, la Cappadoce, le Pont, l'Asie, la Phrygie, la Pam-

phylie, l'Égypte, la Lybie voisine de Cyrène, les prosélytes de Rome, les Crétois, les Arabes, » stupéfaits des merveilles qu'ils avaient entendues à Jérusalem, n'avaient pas manqué de les rapporter dans leurs pays et d'être ainsi les premiers missionnaires de l'Église naissante.

Il n'est pas indispensable à notre foi que nous trouvions dans les synoptiques tout ce que nous désirions si ardemment y voir, car ce n'est ni dans saint Matthieu, ni dans saint Marc, ni dans saint Luc que l'Église a pris naissance, ni puisé les premiers éléments de sa vie. Sa doctrine n'est pas un écrit, elle est la vérité vivante. Il fallait que les fidèles fussent déjà fort instruits pour comprendre des épîtres comme celles de saint Paul. Il est à croire, en effet, que l'apôtre mettait son enseignement à la portée de ses lecteurs et ne leur proposait pas des énigmes à résoudre. « L'existence de l'Église, telle que nous la voyons, est le témoignage historique

le plus certain qu'on puisse désirer (1). »

Et toutes ces raisons, sans être aussi évidentes que la lumière du soleil, sont néanmoins plus que suffisantes pour pacifier les âmes inquiètes et hésitantes. Sur ce terrain comme sur tous les autres, nous ne craignons pas de l'affirmer, documents en mains, les rationalistes ont donc prématurément escompté la victoire. S'ils ont le droit de réserver leur jugement, ils abusent, par contre, de l'ignorance des simples, en leur présentant, comme irrévocable, notre condamnation. Est-il au contraire une foi plus raisonnable et plus raisonnée que la nôtre?

Toutes les autres objections formulées contre la fondation divine de l'Église, ne sont impressionnantes qu'en apparence.

Bien des esprits ne pardonnent pas à l'Église la définition de ses dogmes, l'extension de son culte, la hiérarchie de ses mi-

(1) Mgr MICNOR, *Critique et tradition* (Correspondant, 10 janvier 1904).

nistres, et cependant ne sont-ce pas là les conditions essentielles d'un être vivant?

« Reprocher à l'Église catholique tout le développement de sa constitution, dit l'abbé Loisy, c'est donc lui reprocher d'avoir vécu, ce qui pourtant ne laissait pas d'être indispensable à l'Évangile même. Nulle part dans son histoire il n'y a de solution de continuité, création absolue d'un régime nouveau, mais chaque progrès se déduit de ce qui a précédé de telle sorte que l'on peut remonter du régime actuel de la papauté jusqu'au régime évangélique autour de Jésus, si différents qu'ils soient l'un de l'autre, sans rencontrer de révolutions qui eussent changé, avec violence, le gouvernement de la société chrétienne. En même temps chaque progrès s'explique par une nécessité de fait qui s'accompagne de nécessités logiques, en sorte que l'historien ne peut pas dire que l'ensemble de ce mouvement soit en dehors de l'Évangile. Le fait est

qu'il en procède et qu'il le continue (1). »

De ce que l'Église, telle que nous la connaissons, ne se retrouve pas formellement dans l'Évangile, personne n'est en droit de conclure qu'elle n'en procède pas légitimement, car, dit encore l'abbé Loisy :

« Demander à l'historien de retrouver dans les textes bibliques toute la doctrine actuelle de l'Église, c'est lui demander de voir dans un gland les racines, le tronc et les branches d'un chêne séculaire. »

*
* *

Si nous avons entrepris la tâche de faire la démonstration totale de la vérité catholique, il nous faudrait mettre en pleine lumière l'enseignement doctrinal de l'Église dans son intégralité.

Cette tâche serait certes plus facile au-

(1) LOISY, *Évangile et Église*, p. 154.

jourd'hui pour nous que pour nos aînés, car apologistes et théologiens font, depuis quelques années, de louables efforts pour défendre les droits du dogme contre les exigences de la critique.

Les méthodes les plus sévères de l'histoire et de la psychologie vivifient désormais les études ecclésiastiques et le règne du pissitacisme est définitivement condamné.

Ceux du reste qui attaquent la religion catholique avec le plus de fureur sont peut-être ceux qui la dénaturent le plus.

Et, à cet égard, rien de plus humiliant et de plus lamentable qu'une conférence anticléricale d'Henry Bérenger, de Gustave Téry, de Victor Charbonnel ou même du professeur Debierre.

Il faut être franchement pétri de charité chrétienne pour les écouter avec calme et ne pas leur lancer à la face l'expression de son mépris, tant la mauvaise foi et la haine pimentent tous leurs discours.

Pour discréditer l'Église, non seulement ils la présentent sous un jour ridicule, mais ils lui imputent encore de telles monstruosités morales et intellectuelles qu'aux yeux de leurs auditeurs nous devons nécessairement passer pour des fous ou des criminels.

Les fonctionnaires, les instituteurs, les ouvriers, les petits bourgeois, les médecins politiques qui se pressent en foule autour de ces chaires de mensonge, incapables de tout esprit critique, reçoivent sans mot dire ce nouvel enseignement.

Le catholique qui se soumet à l'autorité de l'Église, humblement et sans discussion, leur apparaît comme un être faible et de raison débile.

Ils ne s'aperçoivent pas qu'eux-mêmes sont affamés d'autorité, puisqu'ils acceptent, sans contrôle, le nouvel Évangile des apôtres de la libre-pensée.

Que font donc tous les pontifes de la science matérialiste et de la philosophie ratio-

naliste, lorsqu'ils promulguent du haut de leur chaire les résultats contradictoires de leur critique, sinon acte d'autorité?

Et le petit étudiant ou l'humble ouvrier qui admettent de confiance, sans contrôle, sur l'unique parole du maître, les conclusions d'une science qu'ils ne vérifieront jamais, en vertu de quel mystère sont-ils plus libres d'esprit que l'obscur ignorantin qui s'incline devant l'autorité de l'Église?

Mais il y a plus.

Une telle attitude vis-à-vis de l'Église est répréhensible non seulement au point de vue intellectuel, mais encore au point de vue social.

La science et la philosophie sont radicalement impuissantes à fonder, en droit, l'Égalité et la Fraternité (1).

(1) Voir sur ce point, dans la *Revue de métaphysique et de morale* (janvier 1904) un article de M. BOUCLÉ, sur *la Démocratie devant la science*. Voici quelques extraits bien significatifs : « ... Ainsi aboutirions-nous à une conclusion bien faite pour mécontenter d'un coup, en même temps que

Nous sommes tellement habitués à répéter comme des perroquets ces deux mots que nous en avons perdu le sens profond.

Le christianisme qui exige le don mutuel de l'homme à l'homme est seul capable de substituer l'esprit vivifiant à la lettre stérile.

certains adversaires, certains défenseurs de la démocratie. Contre les premiers nous établirions que la science ne démontre nullement le mal-fondé des aspirations égalitaires. Mais nous aurions établi du même coup qu'elle est aussi inapte à en démontrer, en définitive, le bien-fondé. Par où nous semblons couper tout espoir à ceux qui voudraient prouver scientifiquement que la démocratie a raison, aussi bien qu'à ceux qui prétendent prouver scientifiquement qu'elle a tort. Nous renvoyons les plaideurs dos à dos. Ils s'exagéraient, les uns et les autres, la compétence du tribunal » (p. 65). Et plus loin nous lisons encore : « Et s'il est vrai que l'observation scientifique la plus objective ne suffit pas encore pour démontrer aux hommes qu'ils doivent travailler à l'avènement d'une cité juste, dont les membres s'aideraient les uns les autres à s'élever, s'il y faut jusqu'à nouvel ordre une sorte de choix rationnel, alors peut-être serait-il imprudent, et dans une démocratie plus que dans toute autre société, de dédaigner cet art de choisir rationnellement et d'ordonner méthodiquement les fins de la vie humaine en fonction d'une fin universelle, qui s'appelle la philosophie morale » (p. 72).

Cet article forme la conclusion d'un ouvrage paru chez Alcan, dans la *Bibliothèque générale des sciences sociales*.

Or, la démocratie n'est qu'un vain mot si elle reste à l'état de théorie abstraite. Pour être féconde elle doit être non une attitude de l'esprit mais un état d'âme. De chacun de ses membres elle réclame, pour durer, une mentalité morale élevée, une générosité joyeuse et un inlassable esprit de sacrifice.

Qui donc, en dehors du Christ, aura l'autorité suffisante pour guider toutes les âmes dans telles voies?

« Il est des vérités ailleurs que dans l'Évangile, dit Albert Lavallée, mais elles n'ont jamais été dites avec le même accent. Des mots du Sauveur, mille fois entendus, ont le don de nous impressionner encore, aussi souvent qu'ils passent sous nos yeux dans un livre, et l'on se dit comme le soldat romain : « Jamais homme n'a parlé comme « cet homme (1). »

La morale la plus pure, prend sa source

(1) Albert LAVALLÉE, *La question qui nous divise le plus* (p. 32). (V. Lecoffre, 1904.)

dans les eaux vives de la doctrine évangélique. L'Évangile vivifié même à leur insu ceux qui dédaignent de s'abreuver en lui.

Les défaillances des hommes d'Église peuvent bien servir de thème oratoire aux charlatans de la politique, mais ne portent aucune atteinte à l'Église elle-même.

L'intolérance, les abus, la vénalité, la sensualité de certains clercs sont des contingences regrettables, mais qui donc les condamne plus sévèrement que l'esprit même de l'Église? Dans tous les cas, c'est à l'Évangile qu'il faut en appeler contre les hommes d'Église parfois eux-mêmes; lui seul juge en dernier ressort par le ministère de son interprète légitime, le pape, successeur des apôtres.

Toutes ces objections concernant le fonctionnement de l'Église ne sont donc point redoutables.

Mais certains esprits vont encore plus loin. Non seulement ils contestent la pureté

de la morale de l'Église (1), mais ils la déclarent encore immorale au premier chef.

Pour étayer cette thèse ils s'emparent de la confession et la chargent des méfaits les plus noirs.

Ils représentent le confesseur comme un être honteux qui use de son mandat pour séduire les épouses, salir les vierges, détourner les testaments.

Doués d'une influence terrible sur la femme, les prêtres se feraient un jeu de lui arracher les secrets les plus intimes du foyer domestique et la rendraient complice de leurs desseins politiques.

Le pouvoir du prêtre de retenir ou d'absoudre les péchés leur paraît aussi monstrueux que la doctrine de l'éternité des peines de l'enfer.

Toutes ces idées plus ou moins vulgarisées

(1) Congrès de Rome. Septembre 1904.

par les travaux de l'Américain Lea sont assez facilement acceptées par l'opinion publique.

Mais toutes les accusations, ne craignons pas de l'affirmer, ne résistent pas à l'examen loyal des faits.

Les critiques et les historiens catholiques n'éprouvent du reste aucune difficulté pour démontrer que la confession, sinon dans sa forme actuelle du moins dans son principe, est bien d'origine apostolique.

Les travaux critiques de Battifol, Boudinhon, Vacandard abordent la question dans toute son ampleur et il est de la plus stricte loyauté d'en tenir compte, si l'on veut avoir quelques idées précises sur le sacrement de pénitence.

Sans aborder ces hautes questions d'exégèse, il ne faut point craindre d'affirmer qu'un honnête homme, suffisamment informé, peut et doit défendre ouvertement la confession.

Même humainement parlant, il n'est point d'institution plus admirable et plus digne de respect.

Malgré quelques abus inévitables, tant la tâche du confesseur est délicate et subtile, il faut repousser comme des calomnies viles et indignes d'être discutées toutes les accusations immondes dirigées dans un esprit de haine ou d'ignorance contre le confesseur.

Et, du reste, quels sont ceux qui attaquent la confession avec le plus de violence, sinon ceux qui ne se confessent pas.

Alors, au nom de quelle expérience ont-ils le droit de formuler leur jugement?

Ceux qui pratiquent régulièrement la confession, depuis le petit enfant jusqu'au pape, ne sont-ils pas des témoins plus autorisés pour trancher le débat?

Or, des milliers d'hommes, de femmes, de clercs, d'évêques, de religieux vont encore s'agenouiller, chaque année, aux pieds